

L'ALINÉA

LE BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES
AUTEURES ET AUTEURS DE L'ESTRIE

40 ans de littérature vivante

Numéro spécial – automne 2018

Un peu d'histoire

- . De la fondation de l'AAAE

D'hier à aujourd'hui

- . L'enseignement de la littérature
- . L'édition : un monde en mouvement
- . La bibliothèque : le troisième lieu
- . Le lecteur à l'ère du numérique
- . La censure littéraire
- . Et la Littérature... orale?

Témoignages

- . Écrire : laisser sa trace
- . La relève littéraire estrienne
- . L'édition à compte d'auteur

L'Alinéa, bulletin de L'Association des auteures et auteurs de l'Estrie, permet à des écrivains ou amis des lettres, jeunes et moins jeunes, connus et moins connus, de communiquer entre eux. Parce qu'il constitue le fruit d'un travail collectif, il se présente comme une fenêtre ouverte sur la vie littéraire estrienne, mais aussi sur l'art et la culture en général. Publié quatre fois l'an sous format PDF, cet organe de liaison, dont le contenu est préparé par les membres de l'AAAE et accessible à tous par le biais du web, n'existerait pas sans la grande générosité de ceux qui y contribuent, que ce soit de manière régulière ou occasionnelle.

Comité éditorial

Raphaëlle B Adam
Mélanie Boilard
Marie-Claire Goyette
Nathalie Lagassé
Josée Mongeau
Marie Robert

Ont collaboré à ce numéro :

Agnès Bastin Jutras, Diane Beaulé, Étienne Beaulieu,
André Bernier, Laetitia Chicoine, Audrey Couture,
Chloé Couture, Lynda Dion, Pierre Francoeur,
Pierre Hébert, France Lachance, Christiane Lahaie,
Bruno Lemieux, Jeanne Lessard, Jean-François Létourneau,
Charlotte St-Jean Perron, Joëlle Thivierge, Petronella Van Dijk

Alinéa :

151, rue de l'Ontario, Sherbrooke (Québec) J1J 3P8

Site Web : www.aa aestrie.ca

Courriel : info@aa aestrie.ca

Périodicité : 4 numéros par année

Numéro : automne 2018

Date de production : octobre 2018

*Les opinions émises dans les articles
n'engagent pas la rédaction.*

Photo de la page couverture :

La Maison bleue du Domaine Howard

Mot du comité éditorial

Le comité éditorial de l'Association des auteures et auteurs de l'Estrie est fier de vous présenter, dans le cadre des Fêtes du 40^e anniversaire, un numéro spécial de sa revue Alinéa. Afin de souligner cet événement hautement festif, il a été choisi de mettre en lumière l'apport inestimable des fondateurs, de célébrer les réalisations présentes et, par un horizon transversal au fil des décennies, de jeter un regard éclairé sur les perspectives d'avenir de la littérature estrienne et de ses auteurs.

Bonne lecture!

L'Association des auteurs : par une nuit de pleine lune / <i>Pierre Francoeur</i>	5
L'enseignement de la littérature / <i>Christiane Lahaie</i>	9
Montaigne, Blanche neige et nous / <i>Bruno Lemieux</i>	10
Cet âge où tout est possible / <i>Jean-François Létourneau</i>	11
La relève littéraire	
Laisser une trace / <i>Lynda Dion</i>	12
Apprendre à connaître l'auteur en soi / <i>Laetitia Chicoine</i>	14
Ce moment où le rêveur devient auteur / <i>Charlotte St-Jean Perron</i>	14
Du mythe de l'ermite inspiré / <i>Audrey et Chloé Couture</i>	15
Des mots et des lettres, pour se définir et grandir / <i>Jeanne Lessard</i>	16
Une relève, toutes générations confondues / <i>Marie-Claire Goyette</i>	17
L'édition à compte d'auteur : passionnée par la culture de l'autre / <i>Agnès Bastin Jutras</i>	18
Et la Littérature... orale? / <i>Petronella Van Dijk</i>	19
Un monde en mouvement. L'édition depuis 40 ans au Québec / <i>Étienne Beaulieu</i>	26
La bibliothèque, d'hier et d'aujourd'hui : le troisième lieu / <i>entrevue avec Diane Boulé</i>	28
La censure littéraire. De l'impunité de l'art comme mesure d'hygiène / <i>Pierre Hébert</i>	31
Mot de la présidente de l'AAAE / <i>Marie Robert</i>	34



L'Association des auteurs : par une nuit de pleine lune

Par
Pierre Francoeur,
Cofondateur de l'AAAE
et président du premier conseil d'administration

Jamais je ne l'aurais imaginé : cette nuit de pleine lune, en mai 1977, qui m'avait tenu éveillé, excité et rêvant d'une association des auteurs qui resterait gravée dans le ciel estrien quarante ans plus tard.

J'avais à peine 25 ans. Au matin de cette nuit-là, ma vieille IBM Selectric avait accouché du manifeste de ce que pourrait être l'Association, avec un programme d'activités à tenir et une liste d'auteurs et de supporters qui pourraient s'y engager.

Tout m'était apparu si clairement, si nécessaire, avec un tel sens de l'urgence. Aujourd'hui je comprends mieux comment cette nuit avait, en fait, été nourrie de plusieurs aurores boréales, de planètes qui se tournaient autour, d'étoiles filantes qui traçaient les hiéroglyphes d'une nouvelle génération éprise de culture, avançant à tâtons dans toutes les directions en voulant s'affranchir de la métropole et revendiquer sa propre originalité à « l'ombre de l'Orford ».

Commençons par le commencement, car les bases de l'association se tissèrent dix ans plus tôt.

AU TOURNESOL

Tout a vraiment débuté dans les années 1968-70 avec un tournesol... Oui, l'une des premières boîtes à chanson de Sherbrooke était au Tournesol. Située sur la rue Laurier, elle était dirigée par une jeune religieuse dynamique, Sœur Georgette. Une sorte de Sœur Sourire. Les premiers chansonniers de la région s'y produisaient. C'est là que Jim Corcoran et son ami Bertrand Gosselin firent leurs premiers pas, tout comme le musicien Jean Custeau et André Poulain, compositeur et créateur du Petit Thé des Bois de Deauville et auteur de plusieurs pièces de théâtre. On y buvait des jus et des sodas, chocolats chauds ou camomille, écoutait Ferré, Ferrat, Brel, Léo Ferré, Gauthier et Charlebois, lisait des vers de Prévert ou d'Aragon, le tout interprété par de jeunes artistes locaux... Je n'avais que 16 ans, mais j'avais réussi à me faufiler comme bénévole en mentant sur mon âge.

C'était mon premier contact avec un noyau de gens épris de littérature, de poésie et de chansons. Je ne m'imaginai pas retrouver certains de ces créateurs dans mon aventure quelques années plus tard. Car c'est au Tournesol que j'ai rencontré André Bernier, celui qui devait agir comme une météorite dans ma carrière en m'offrant d'écrire des textes chaque semaine dans « La page des Jeunes », à La Tribune, et qui deviendrait mon coéquipier dans l'aventure de l'Association 10 ans plus tard.

Qui eût cru qu'à partir de ce premier noyau l'Association aurait ses premières racines?

DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS

Pendant que le Tournesol s'envolait, j'eus la chance, à l'école Montcalm, d'avoir deux professeurs de français extraordinaires : Florent Grégoire, qui me donna des cours de lecture et de diction en me faisant réciter des poèmes (*Souviens-toi Barbara il pleuvait sur Brest ce jour-là*), et André Hallée. André était un motivateur hors pair. Ce fut lui qui nous fit découvrir la poésie de Robert Charlebois (*Et la charrue passe dans le ciel...*) et amena, dans sa voiture rutilante, une bande d'étudiants timides à assister à la première Nuit de la poésie à Montréal... après avoir reçu la permission des parents, bien sûr! Imaginez : entendre Gaston Miron réciter des extraits de *l'Homme rapaillé* et Michèle Lalonde clamer *Speak white*. Quelle nuit!

André avait vendu des voitures usagées pendant ses études universitaires pour subvenir aux besoins de sa jeune famille et, tout en enseignant, il continuait de vendre des autos, mais surtout d'écrire. Son premier roman, *Sauver la face*, publié aux Éditions Cosmos alors que j'étais l'un de ses étudiants, se vendit à plus de 1,000 exemplaires! Déçu des ventes réalisées par l'éditeur Antoine Naaman, il avait mis au point une technique de vente originale : il avait toujours une boîte de ses livres dans le coffre de sa voiture et chaque fois qu'il vendait une voiture, il tentait de vous refiler un exemplaire. Il reçut en droits d'auteur de son éditeur, deux ans plus tard, si mes souvenirs sont exacts, la faramineuse somme de 22 \$ environ...

C'est donc vers lui que, plus tard, je me tournai pour fonder les Éditions Sherbrooke pour publier lui son deuxième roman *A la taille des hommes* et moi, mon premier recueil de poèmes.

Puis ce fut le début du Cégep de Sherbrooke. Encore là, une effervescence était palpable entre les cours de français et de théâtre. Le mouvement dadaïste, l'écriture spontanée, les surréalistes, tout nous excitait et on expérimentait sans retenue. L'Université de Sherbrooke également s'activait. Hercule Gaboury, avec sa veste à carreaux rouges et noirs, animait des cours de français avec passion. Il devait s'impliquer plus tard à St-Venant-de-Paquette. Richard Langlois offrait un cours avant-gardiste sur la bande dessinée d'ici et d'ailleurs. Joseph Bonenfant, Antoine Sirois et Richard Giguère se dédiaient à l'enseignement du français et de la littérature québécoise avec passion et insufflaient un enthousiasme chez leurs étudiants. Antoine Naaman publiait des dizaines de livres par année de la diaspora francophone.

C'était une époque énergisante, dynamique, qui bouleversait tout.

LA TRIBUNE

Lorsque j'arrivai à La Tribune, en 1973, j'avais donc été grandement nourri de cette culture estrienne. Mon poste de journaliste culturel à La Tribune ne fit que l'approfondir. J'avais le privilège d'être le seul journaliste chargé de couvrir les activités culturelles pour toute la région de l'Estrie.

La tâche était surréaliste. J'assistais au concert de l'Orchestre symphonique de Sherbrooke, le lendemain je rencontrais le chanteur country Lévis Bouliane ou Ti-Blanc Richard, assistait à une conférence de presse de l'imprésario Bernard Fabi qui annonçait les prochaines têtes d'affiche au théâtre Granada et finalement je couvrais l'exposition d'artisanat du Cercle des fermières. Au milieu de tout ça, j'avais la chance de rencontrer les plus grandes vedettes québécoises et internationales de passage à Sherbrooke : Claude Léveillée, Jean-Pierre Ferland, Serge Reggiani, Serge Lama, ou même le compositeur allemand de musique contemporaine Stockhausen de passage au camp musical d'Orford. Le spectre était... très large. J'avais la chance incroyable d'être au centre de tout ce qui se passait sur le plan de la culture en Estrie.

Et je revoyais André Bernier, qui venait de publier *Les Iconoclastes* aux Éditions Cosmos. J'assistais au premier disque de Jim Corcoran et de Bertrand Gosselin, aux pièces de théâtre d'André Poulain et de Normand Labelle, ou à l'Atelier avec les comédiens Pierre Gobeil et Serge Christiannesens, je couvrais les débuts du Théâtre du Cent Neuf avec le professeur Hervé Dupuis, j'assistais au vernissage des toiles du peintre Frédéric et au lancement de l'association des artistes des Cantons de l'Est (RACE) avec le peintre Barbeau.

Tout bouillonnait en Estrie.

DES AUTEURS

Mais régulièrement je recevais des appels de jeunes auteurs qui, pour la plupart, publiaient à compte d'auteur : Daniel Roy, Michel Muir, et plusieurs autres. De divers coins de l'Estrie, de Windsor, d'East Angus ou de Sherbrooke, des jeunes écrivaient. Parfois l'un d'eux avait la chance d'être publié par un éditeur montréalais, mais ils étaient rares. De son côté, l'Université de Sherbrooke publiait des ouvrages scientifiques ou d'histoire (Jean-Pierre Kesteman) et Antoine Naaman, en plus de publier une trentaine d'ouvrages de la diaspora francophone, lançait quelques auteurs locaux comme Gaston Gouin (*Temps Obus*), André Hallée, André Bernier, Gaston Stratford. Le Cégep de Sherbrooke suivait le courant en créant une maison d'édition coopérative, gérée par des étudiants.

Mais ces auteurs se butaient à de nombreux problèmes : une fois publiés, leurs livres étaient fort peu distribués dans les librairies ou n'y restaient que quelques semaines; l'article de La Tribune que je leur dédiais était vite oublié; et les rares lecteurs qu'ils avaient acquis étaient incapables de les retrouver. Vite, ils retombaient dans une solitude déprimante.

C'est à ce moment, en 1975, qu'André Hallée et moi décidèrent de créer une petite maison d'édition, Les Éditions Sherbrooke. Nous nous mîmes à la recherche d'un imprimeur; les Presses des Éditions Pauline acceptèrent de nous imprimer. Ensuite, ce fut le porte-à-porte des librairies et coopératives étudiantes pour élaborer un petit réseau de distribution. Et pour financer le tout, un prêt négocié à nos banques pour couvrir nos dépenses, lesquelles seraient remboursées, non par nos ventes de livres, mais par nos salaires respectifs. C'était du compte d'auteur à quatre mains. Nous avions la foi des fous. Nous développâmes ainsi une expertise en impression, distribution et promotion. Pendant quelques années, nous publiâmes une vingtaine d'ouvrages, souvent financés conjointement avec les auteurs.

Et je continuais toujours d'écrire à La Tribune; la banque réclamait mon salaire pour payer mes rêves fous!

LE DÉCLIC

Il était coutume, à la fin d'une année, de publier un compte-rendu des grands événements qui avaient marqué les secteurs de l'actualité. Comme je couvrais l'ensemble du secteur culturel, je divisais mes articles sous divers thèmes : théâtre, littérature, peinture, musique, etc.

À ma grande surprise, je recensai plus d'une quarantaine d'ouvrages publiés par des Estriens. En une seule année! C'est là que je réalisai que plusieurs créateurs tournoyaient sans jamais se connaître, que mes rencontres avec ces auteurs participaient d'un grand mouvement de fond : les auteurs des Éditions Naaman, les scientifiques comme Roger Mitton, les auteurs publiant à leur compte, Normand Labelle et André Poulain avec leurs pièces de théâtre, Pierre Brochu et ses scénarios de film, les auteurs de bandes dessinées, et tous ceux qui écrivaient dans l'ombre et aspiraient à être publiés.

L'UNEQ (L'Union des écrivaines et des écrivains québécois) venait d'être lancée. Mais j'estimais que sa vocation était trop centrée sur les auteurs dits professionnels; il fallait avoir publié un ou même deux livres chez un éditeur reconnu. L'UNEQ se voulait un syndicat défendant un contrat standard des droits d'auteur pour ces écrivains. Ça ne correspondait pas à notre réalité.

Je rencontrais quotidiennement des auteurs ou créateurs qui écrivaient des pièces de théâtre, composaient des chansons, des poèmes, des scénarios de films, élaboraient des essais ou des ouvrages scientifiques. Peu étaient publiés. Mais tous espéraient l'être un jour. N'était-ce pas la reconnaissance ultime?

Notre région avait besoin d'un lieu où se rassembleraient les auteurs aspirant à être publiés ou qui l'avaient été, pour échanger entre eux, faire leurs premiers pas, écrire, réciter leurs poèmes en public, être corrigés, être encouragés et informés de ce qui se passait chez eux. Il fallait donc une association ouverte aux artisans et aux sympathisants, pas seulement aux littéraires et aux professionnels de l'écriture.

Donc, en cette nuit de mai 1977, toutes mes rencontres depuis la boîte à chansons, l'école Montcalm, le Cégep et les Éditions Sherbrooke jusqu'à mon travail journalistique à la Tribune me conduisirent à imaginer une association ouverte, rassembleuse et motivante pour promouvoir l'écriture sous toutes ses formes. Tout concourrait pour diriger cette énergie souterraine vers la naissance de l'Association.

Un peu comme l'éclair qui frappe l'arbre de la forêt, je ne fus qu'un filament d'énergie, le rayon de lune de cette incandescence qui couvait en Estrie.

Quand le matin arriva après cette pleine lune, j'avais donc en tête une liste de gens qui, je l'espérais, supporteraient l'idée d'une association. Je me rappelle avoir communiqué avec André Bernier, André Poulain, André Hallée, Normand Labelle, Hervé Dupuis, Antoine Sirois, Joseph Bonenfant, Gaston Stratford et Hercule Gaboury. Puis je lançai l'invitation aux lecteurs de la Tribune pour une rencontre à l'école Le Phare. Et l'Association naquit officiellement en comité provisoire ce soir-là, avec des gens comme André Bernier, l'infatigable Ronald Martel, les professeurs Jean Civil et Roger Mitton, André Hallée, Normand Labelle, Ruth de Montigny, Solange Gobeil-Fortin, et plusieurs autres. Ce furent les fondateurs de l'Association.

Dès la première année, nous mime sur pied *Grimoire*, bulletin d'information dans lequel on retrouvait certains textes de nos auteurs et autres petites nouvelles, imprimé sur une machine Gestetner, le soir, au bureau du ministère des Affaires culturelles à Sherbrooke; les *Mardis littéraires*, qui permettaient de rencontrer des auteurs connus, parfois originaires de Sherbrooke; les prix littéraires Gaston Gouin et Alfred DesRochers; une place dédiée aux auteurs de la région à la librairie Payette de la rue Wellington; et la recherche d'une aide financière auprès du ministère des Affaires culturelles régional. Et déjà l'idée d'un Salon du Livre nous hantait.

Ensuite, André Bernier, Ronald Martel, Jean Civil reprirent le flambeau. L'Association était née, vivait, se développait. Ils la portèrent sur leurs épaules avec toute leur énergie et leur foi. Maintenant l'écriture en Estrie n'était plus un acte isolé, mais participait au développement, à la consolidation et à la défense d'une culture toute estrienne.

Toute ma reconnaissance va à ces créateurs qui apportèrent leur rayon de lune dans ma nuit blanche... comme sur une page blanche attendant son auteur.

L'enseignement de la littérature

TÉMOIGNAGE

Par
Christiane Lahaie
*Directrice du Département des lettres et communications
Université de Sherbrooke*



Crédit photo : La Tribune

Quand j'ai commencé à enseigner, il y a vingt-huit ans, je me disais que ce qui comptait, c'était le savoir que je devais transmettre. L'exactitude des notions, des analyses de textes, ainsi que la rétroaction que je me faisais un devoir de fournir en détails, parfois sur plusieurs pages. Puis, avec le temps, je me suis rendu compte que l'essentiel de mon enseignement se situait ailleurs : dans la curiosité que je pouvais inculquer aux jeunes (et aux moins jeunes parfois), dans le doute que je parvenais à instiller dans les esprits. Je navigue à présent dans une zone grise où tout n'est pas tranché, où rien n'est définitif, hormis quelques bases immuables. J'apprends, encore. À nuancer, à m'ouvrir à d'autres approches, à d'autres visions du monde. Plus encore, je dois lutter contre toutes les distractions qui avalent la plupart des étudiants et des étudiantes : le travail, les voyages, les réseaux sociaux, les loisirs. Trop souvent, j'ai l'impression que ce qui a jadis été prioritaire pour moi – mes études – ne l'est pas pour la majorité des jeunes. Et cela m'attriste. Quand, à la pause, je les vois dans ma classe, penchés sur leur téléphone intelligent plutôt qu'en train de parler à leur voisin, cela me navre. Quelque chose, là, s'est perdu. Car on apprend tellement à force de côtoyer les autres. Moi, je ne suis qu'une pièce dans l'engrenage. Mais la vie estudiantine, elle, c'est la machine à apprendre. La vraie.

« Puis, avec le temps, je me suis rendu compte que l'essentiel de mon enseignement se situait ailleurs : dans la curiosité que je pouvais inculquer aux jeunes (et aux moins jeunes parfois), dans le doute que je parvenais à instiller dans les esprits. »



Montaigne, Blanche-Neige et nous

(ou l'enseignement de la littérature au temps du numérique)

TÉMOIGNAGE

Par

Bruno Lemieux

Professeur de littérature et de communication

Cégep de Sherbrooke

J'enseigne la littérature depuis 1991. À mes débuts, j'étais à peine plus âgé que mes étudiants et je partageais en grande partie leurs références et leurs habitudes culturelles, à une différence près : je lisais beaucoup plus qu'eux. Ce que je n'ai jamais cessé de faire. Les romans, les récits, les essais, les scènes de théâtre, les poèmes que je fréquente journallement, que je connais, dont je sais de grands bouts par cœur, font de ma vie un grand cyclorama de mots et d'images. Je me fonds, me fonde dans la littérature. J'ai maintenant l'âge des parents de mes étudiants... aussi bien dire que je suis un vieux professeur. J'ai vu passer les années, les modes, les ministres et les réformes; vu arriver les compétences transversales, Harry Potter, les médias sociaux et les téléphones multifonctions. Bien des choses ont changé, pourtant l'essentiel demeure et se résume à peu : « Mieux vaut tête bien faite que tête bien pleine ». Montaigne avait raison. Plus de quatre siècles ont passé et ça reste vrai : il faut savoir reconnaître le beau, le bon, savoir distinguer l'utile du futile. Quand je vois mes étudiants penchés sur l'écran de leur téléphone pendant les pauses – ils sont de plus en plus nombreux à faire cela : rester assis, ne pas échanger avec leurs camarades de classe, ni sortir se dérouiller les jambes –, je pense à la belle-mère de Blanche-Neige. Quand le cours reprend, parfois je leur rappelle ce conte qu'ils connaissent depuis l'enfance... la marâtre scrute son reflet, inquiète : « Miroir, ô miroir, suis-je la plus belle? » Le miroir magique a changé d'allure, certes, mais le fond de l'affaire reste le même : l'on se mire désormais dans l'écran de son téléphone, projetant son image dans l'univers numérique, cherchant à coup de « j'aime » une validation de sa valeur propre. Psychanalyse de bottine? Peut-être. N'en reste pas moins que l'histoire de Blanche-Neige me sert de trait d'union commode pour établir dans l'esprit de mes étudiants un lien significatif entre la littérature et leur vie, notre vie. Cela illustre que la littérature parle de nous, du monde dans lequel nous vivons. Une fois leur écran-miroir mis de côté au profit du plaisir lent et exigeant de la lecture, mes étudiants comme Montaigne et tant d'autres avant eux se font une belle tête. Et nous nous retrouvons, sans âge ni limitation, réunis par la littérature même, en une dimension qui nous modèle et nous élève, car elle nous donne à penser et à discuter. Il suffit d'ouvrir le livre et d'oser prendre le temps de lire. Que ça, tout ça...

*« Et nous nous retrouvons, sans âge ni limitation,
réunis par la littérature même,
en une dimension qui nous modèle et nous élève,
car elle nous donne à penser et à discuter. »*

Cet âge où tout est possible



TÉMOIGNAGE

Par

Jean-François Létourneau

Professeur de littérature et de communication

Cégep de Sherbrooke

Je me rappelle l'enseignant qui m'a fait lire Steinbeck, Miller et Snyder. C'était pendant la session d'automne, à la fin du siècle dernier. Entre les émissions de « La fin du monde est à 7 heures » et « Le Dôme » de Jean Leloup, je me suis tapé ces géants de la littérature américaine pendant quinze semaines. Je ne m'en suis jamais remis. Cet enseignant l'ignore, mais ces lectures obligatoires m'ont poussé sur les routes. Elles ont été le moteur de tous mes déplacements, des coupes à blanc du Nord de l'Ontario aux plages du Pacifique, des cordillères des Andes au Nunavik, de Kuujuaq à Saint-Venant-de-Paquette... pour me ramener dans un cours de littérature. Devant la classe cette fois-ci. Je côtoie des étudiants dont c'est le tour d'avoir 20 ans, l'âge où il est possible, et même souhaitable, d'être heurté par des œuvres et avoir l'impression que la vie ne sera plus tout à fait la même. Cette expérience de lecture, cette qualité, c'est ce que j'essaie de transmettre dans mes cours. J'y arrive peu souvent, il faut l'admettre. Mais parfois, au bout de l'ennui, au détour d'une page, un éveil se fait. Les mots d'un autre ont résonné dans leur esprit, ils se sont reconnus entre les lignes d'un récit qui ne parlaient pourtant pas d'eux. Je reste alors à mon bonheur, que je sais fragile et éphémère. Mais grâce à lui, chaque matin, j'ai hâte de fermer la porte de la classe, d'éteindre tous les écrans, d'effacer le tableau et d'ouvrir un livre. Et le lire avec mes étudiants pour me faire croire que j'ai encore 20 ans.

*« Mais parfois, au bout de l'ennui,
au détour d'une page, un éveil se fait.
Les mots d'un autre ont résonné dans leur esprit,
ils se sont reconnus entre les lignes d'un récit
qui ne parlaient pourtant pas d'eux. »*



Crédit photo : Michel Dion

Laisser une trace

TÉMOIGNAGE

Par

Lynda Dion

Auteure et fondatrice du concours Sors de ta bulle!

Café Faro, Librairie GGC, face à la vitrine qui donne sur la rue King. La circulation est fluide. 16 h 38. Pas de trafic pour le moment. Ça va et ça vient. Je suis immobile. Méditative, presque. Le flot de voitures est rassurant. J'ai ouvert mon ordinateur, le curseur clignote en haut de la page. Sa pulsation rythme ma respiration. Mes mains sont posées à plat sur le clavier. Je suis en position de départ. Le texte peut commencer.

J'applique la consigne que j'ai donnée mille fois à mes élèves en classe de français. Madame, je sais pas quoi écrire! L'inspiration c'est comme l'appétit, ça vient en écrivant. Parfois il vaut mieux ne pas attendre et risquer le tout pour le tout. Tant pis si on écrit n'importe quoi. Ça vaut mieux déjà que le silence. Ou l'immobilité.

On m'a demandé d'écrire un texte-témoignage à propos de la création de Sors de ta bulle! en 2004. « Si le cœur t'en dit, accepterais-tu de nous rédiger un court texte qui expliquerait l'idée et les motivations derrière la création du concours? Puisque tu en es l'instigatrice, nous aimerions beaucoup pouvoir t'entendre à ce sujet dans ce numéro spécial. » C'était au début de l'été, je pense. J'ai dit oui tout de suite. Puis j'ai oublié. Raphaëlle m'a rappelé gentiment la date de tombée il y a une dizaine de jours. Ce matin encore : « Puisque le temps passe et que le salon approche, je me dois donc de te faire un petit rappel : si tu pouvais me faire parvenir ton/tes textes pour l'Alinéa au cours des prochains jours, ce serait l'idéal! »

J'ai beau avoir publié quatre livres, chaque fois qu'on me passe une « commande » pour écrire, je bloque. Ça me rappelle qu'écrire est un art difficile et que la maîtrise seule de la langue ne suffit pas. On apprend aux élèves à structurer leurs phrases, leurs textes, pour les rendre capables de passer de l'idée à l'écrit dans un but très précis : la communication. La langue permet certes d'exprimer ses idées. Plus son usage sera facilité, meilleures seront les chances de se faire entendre et comprendre. Mais la langue peut servir aussi un autre besoin qui me semble tout aussi impérieux : la création, le déploiement de l'imaginaire, l'expression de soi, l'art lui-même!

Contrairement au dessin, à la peinture, à la musique, à la danse, au théâtre qui font l'objet de cours spécifiques au primaire et au secondaire, l'art d'écrire n'est pas enseigné. Que celles et ceux qui manifestent de l'intérêt et une certaine habileté pour la création de textes littéraires – au-delà des textes scolaires qu'on exige dans le seul but d'évaluer leur maîtrise de la langue – ne puissent pas être supportés, encouragés, guidés, de quelque manière que ce soit, m'a toujours profondément dérangée, voire révoltée. Combien de Mozart assassinés dans nos écoles, de jeunes qui n'ont pas appris à dévoyer la langue un peu, à la manipuler comme le formidable matériau qu'elle peut être aussi? Il y avait là un terrain de jeux à investir au potentiel insoupçonné.

En 2003, j'ai pris congé de l'enseignement pour me consacrer à une maîtrise en création littéraire à l'Université de Sherbrooke dont le mémoire aura pour titre *Écrire et enseigner au secondaire : la création littéraire en question*. La prof de français a besoin de nourriture intellectuelle. Besoin de faire plus de place à l'écriture dans sa vie. Besoin d'arrimer surtout passion d'écrire et d'enseigner. C'est le début de l'aventure. Mais pas seulement pour moi.

Un concours littéraire comme Sors de ta bulle! n'aurait jamais vu le jour sans la collaboration de mon directeur, Michel Bernard, et celle d'une équipe de profs de la CSRS prêts à s'impliquer dans chacune de leur école. Le projet est unique et ambitieux. Les élèves qui s'inscrivent au concours s'embarquent dans l'écriture d'un manuscrit de plus ou moins 80 pages, tous genres confondus. À terme, la personne lauréate est invitée à s'engager dans un processus éditorial de plusieurs mois pendant lequel elle produira une version améliorée de son manuscrit qui sera publié aux Éditions Les Six Brumes. L'enseignant.e-animateur.trice de chaque école réunit, encourage, prépare les jeunes aux journées interécoles, trois par année, durant lesquelles ils et elles vont rencontrer des auteurs.es et recevoir de nombreux outils. Une « armée » de lecteurs.trices critiques est recrutée pour accompagner les apprentis.es écrivains.es d'une manière individuelle.

C'est donc, autour de Sors de ta bulle!, bon an mal an, autour de 200 personnes qui causent écriture ensemble, dont la moitié n'ont pas encore 18 ans! Multipliez ce chiffre par 13 (années), le résultat permet d'affirmer sans conteste que Sors de ta bulle! contribue activement à former la relève littéraire estrienne, une relève par ailleurs fort dynamique, et qui englobe Magog depuis que l'école secondaire La Ruche a rejoint le concours.

S'il faut en être fier, l'objectif, quant à moi, n'est qu'à moitié atteint.

En plus de m'avoir donné du temps pour « rêver » Sors de ta bulle!, mon mémoire de maîtrise m'a permis de poser les bases du cours de création littéraire que j'ai mis en place à l'école Mitchell-Montcalm pour les élèves de 4^e et 5^e secondaire. Une réussite à bien des égards. Un cours stimulant autant pour les jeunes que pour la prof qui pouvait à son tour créer un espace différent, certainement plus libre et éclaté que la classe de français pour faire écrire les jeunes.

Mon rêve à présent ? Voir d'autres profs, dans d'autres écoles, ici en Estrie et, pourquoi pas, partout ailleurs au Québec, enseigner la création littéraire. Ainsi, je pourrai dire que j'ai laissé ma trace, à l'instar de la centaine de jeunes qui joignent les rangs de Sors de ta bulle! chaque année. Parce qu'écrire, c'est un peu ça : laisser sa trace.

*L'inspiration c'est comme l'appétit, ça vient en écrivant.
Parfois il vaut mieux ne pas attendre et risquer le tout pour le tout.
Tant pis si on écrit n'importe quoi.
Ça vaut mieux déjà que le silence. Ou l'immobilité.*

La relève littéraire estrienne



Sors de ta bulle! nous ouvre une porte vers un univers enchanteur : l'univers de la littérature. **On y entre, on l'explore et on apprend à connaître l'auteur caché en nous.** Participer à ce concours a été une des plus belles expériences de mon secondaire. C'est l'endroit idéal pour laisser aller notre créativité, partager notre passion d'écrire et gagner de la confiance. C'est le projet parfait pour faire ses premiers pas dans l'écriture!

Laetitia Chicoine

L'écriture, c'est comme une toile. On peut y voir ce que l'on désire, sans trop diverger de l'idée initiale du peintre. L'écriture, c'est coincer un crayon entre ses doigts, tel le pinceau de nos rêves.

Lors du concours Sors de ta Bulle!, on étale nos histoires sur papier. Pendant près d'un an, j'ai foncé à toute vitesse dans la rédaction d'un manuscrit, j'ai mordu à pleines dents le fruit. Je rédigeais, des heures, des midis, des journées. J'écrivais, assoiffée.



Ce n'est qu'après avoir remporté le concours que j'ai commencé à broder mes phrases, sous l'œil attentif de Mme Lise Blouin, une auteure m'accompagnant durant tout le processus de réécriture. Enfin, je dégustais l'écriture. Pendant une seconde année, Mme Blouin et moi avons écrit, ensemble, elle me guidant à travers les mailles de la littérature. Le manuscrit gagnait en douceur. Nous ajoutions une touche de vie aux personnages, une touche d'humanité.

Puis vint le lancement.

Ce moment où le rêveur devient auteur.

Charlotte St-Jean Perron



Crédit photo : EstriePlus

Notre expérience dans le cadre du concours Sors de ta bulle! pourrait être qualifiée de particulière. Notre livre *Apparitions* était le premier manuscrit écrit à deux mains dans la lignée des lauréats du concours. Ainsi, le processus de révision était d'autant plus complexe, dans la mesure où il était plus délicat d'obtenir un consensus. Surtout pour placer cette fameuse virgule au bon endroit!

Cependant, écrire à deux présente bien des avantages, surtout si l'on commence par s'entendre sur un plan détaillé de l'histoire. Nous encourageons fortement les jeunes auteurs à considérer cette

option, car souvent ceux-ci n'ont pas le réflexe de s'associer pour un premier livre. Pourtant, ça dépanne vraiment lors d'un manque d'idées ou lors d'une incertitude. Ça permet de se départir un peu du fardeau de l'auteur débutant : celui de se remettre en question, certes, mais aussi d'avoir la diligence et la motivation requise pour remettre un manuscrit à temps. C'est souvent le blocage qui nuit aux jeunes auteurs : l'assiduité. Si l'on envisage le tout comme un projet d'équipe, il faut s'assurer de ne pas procrastiner pour respecter les attentes de l'autre. C'est une expérience différente, mais en même temps, tellement stimulante! On se sent, c'est le cas de le dire, moins seul face au défi.

Après le concours, nous avons mis notre créativité en veille en vue de poursuivre nos études, mais ce n'est qu'un hiatus de quelques années. Dans tous les cas, une personne qui publie un livre est auteur à vie; ce n'est pas le nombre de livres qui compte. Nous sentons que nous faisons partie d'une famille, particulièrement avec les Six Brumes, qui nous comprend et qui partage avec nous la même passion. Nous nous réunissons durant les salons du livre, année après année, et faisons part des péripéties qui ponctuent notre parcours littéraire. Ça, c'est ce qui est le plus enrichissant à long terme : garder contact avec les autres auteurs. **S'il y a bien une chose que nous avons apprise, c'est que le mythe de l'« ermite inspiré » est assez loin de la vérité.** Nous espérons qu'en le disant haut et fort cela aidera la relève estrienne à ne pas avoir peur de faire les choses à sa manière.

Audrey et Chloé Couture



J'ai eu la chance, très jeune, de constater que l'art faisait partie intégrante de ma personne, de mon esprit, de mon intimité. Alors j'ai essayé toutes sortes de choses : j'ai dansé le ballet durant dix ans; j'ai joué violon, piano, cor français; j'ai essayé de dessiner de peindre, de sculpter. Mais ce n'était jamais assez. Jamais je ne sentais que ça m'apportait ce que je recherchais.

Puis, grâce à Sors de ta bulle! et tous les gens qui ont participé à ce concours, à cette célébration de l'écriture, **j'ai compris que pour me définir et grandir, j'avais besoin des mots et des lettres** qui m'ont longtemps fait peur; par leur valeur intime et symbolique, par leur violence parfois.

Alors pendant deux ans je me suis mise à inventer des mondes et des histoires qui me permettaient de m'éloigner de ce que je connaissais, de ce qui me paraissait confortable. Je pensais que pour créer, je devais m'écarter de moi. Puis ça n'a pas abouti. Tellement que la troisième et dernière année du concours j'ai pensé, et ce très peu longtemps, ne pas m'inscrire, par peur de ne pas réussir.

Mais je l'ai fait, je me suis inscrite, mais en ayant une nouvelle attitude face à l'écriture. J'allais écrire sur moi, parce que je me connais par cœur, j'allais écrire les mots qui me font mal et qui me font du bien. Mais qui sont vrais. Alors je l'ai fait, de peine et de misère, j'ai écrit de courts fragments relatant des événements qui me sont arrivés, ou pas. Des actions à l'infinitif qui servent à créer un personnage, dans le cas de *Vivre*, le personnage était moi, en partie. J'écrivais pour me libérer d'un poids.

Puis j'ai remis le manuscrit et j'ai gagné. Je devais être heureuse et fière, mais je ne l'étais pas. J'avais le syndrome de la jeune autrice. J'avais honte. Honte des mots crus et parfois sombres qui relataient un passé qui était bel et bien le mien. Honte pour les gens autour de moi qui allaient me lire. Mais j'ai commencé à travailler sur la structure, sur la forme et sur la phrase et j'ai compris que ce que je tenais entre mes mains était un livre. Alors j'ai compris la chance que j'ai eue d'avoir participé à un concours comme Sors de ta bulle!. D'avoir pu rencontrer tous ces auteurs, ces autrices, ces mentors, ces éditeurs. J'avais 17 ans et j'ai compris que je pouvais faire partie du monde littéraire. Et là, j'étais fière, de tout ce travail. Des heures à repasser un texte au peigne fin pour trouver le mot où la phrase qui mérite d'avoir sa place dans le manuscrit final.

Alors j'ai publié ce qui est pour moi un bon premier roman. Un texte qui me représente par sa sensibilité, mais son côté cru et désinhibé. Un texte qui m'a permis de vivre un peu mieux chaque jour.

Jeanne Lessard

Une relève, toutes générations confondues

Marie-Claire Goyette



Lorsque le mot relève nous vient à l'esprit, immédiatement on s'imagine un jeune entrepreneur des milléniaux. Eh bien, détrompez-vous! Dans le merveilleux monde de l'écriture, la relève émane de toutes générations, tous âges confondus. La belle affaire se colore d'une diversité de façons d'écrire, de thèmes et de styles qui s'enrichissent des ères du temps.

Fière baby-boomer, issue d'une génération qui a voulu changer le monde, je me suis intéressée à l'écriture par hasard (mais est-ce vraiment un hasard?). Pendant des décennies, le rythme du quotidien et la routine métro, boulot, dodo ne me laissaient pas le temps de m'arrêter ni de m'intéresser à cette expression porteuse d'idées. Cela dit, avant de comprendre le pourquoi du comment de ce qui m'a mené vers elle, un fait demeure : nous savons tous que l'écriture fait du bien et qu'elle est une alliée de taille, ne serait-ce que pour voir clair en soi. Puis vient un temps où des auteurs.es comme moi désirent partager leur expérience professionnelle par le biais de la sagesse de l'écriture.

En quête identitaire ou par déformation mentorale, le premier ouvrage a représenté une intention de communiquer la méthode avec laquelle j'ai travaillé pendant plus de trente-cinq ans, sans y avoir prêté ni attention ni nom. Ainsi mot par mot, phrase par phrase, même si certains matins je devais me contenter de n'avoir écrit qu'une seule ligne, petit à petit le livre *Valeurs et Vitesse, mieux communiquer pour être ReMarké* a vu le jour en 2016.

La pratique a été enrichissante et certainement bien différente de tout ce que j'avais vécu en communication marketing. Découvrir le monde de l'édition se révèle une expérience surprenante. Pendant l'année des lancements, des rencontres, des entrevues et des salons du livre, mon éditrice, feu Marie Brassard, m'encourageait constamment à me pencher sur un deuxième manuscrit. En ce temps-là, pour moi, c'était clair comme de l'eau de roche : j'étais devenue auteure par accident et je n'avais aucunement l'intention de récidiver même si l'aventure m'avait plu. Je croyais que l'inspiration s'était présentée une fois dans ma vie tout bonnement comme ça... et maintenant j'affronte noir sur blanc un vide littéraire.

La vie a de ces tournures de phases! Une bousculade d'événements imprévus en a modifié le cours. Impossible de nager à contre-courant, je ne pouvais que me laisser emporter par le flot et la fougue de cette eau bouillonnante. Ainsi, 24 mois après le premier récit, une inspiration venue de je ne sais où m'a donné la chance d'en coucher sur papier un deuxième, qui verra le jour publiquement cet automne; c'est mon désir le plus cher. Le manuscrit est entre les mains de quelques comités de lecture de maisons d'édition.

J'en suis convaincue aujourd'hui, et je ne vous apprend rien en disant **que l'écriture, par ses accents et ses structures uniques, porte en elle la charge émotive de notre identité**. Les mots messagers de sensations et d'actions deviennent en quelque sorte notre équilibre ou notre déséquilibre, mais chose certaine ce paradoxe est salutaire et il vaut la peine de se laisser emporter. La relève est intemporelle dans l'exercice de l'écriture. L'imprévisible de la vie est sans doute la meilleure preuve d'infinies possibilités si on agit en conservant son intégrité, et, dans cette perspective, tout devient une expérience intéressante et enrichissante. Je le souhaite sincèrement pour vous sans égard à votre âge ni à votre génération.

L'édition à compte d'auteur : passionnée par la culture de l'autre

TÉMOIGNAGE

Par
Agnès Bastin Jutras
Auteure et éditrice

« *Un bon livre me capte,
m'étonne.* »

Lorsque je suis arrivée à Sherbrooke à l'été 1972, après un séjour de quatre ans à Chicago, je me suis présentée à un bureau de l'Université de Sherbrooke, où monsieur Antoine Naaman m'a tout de suite engagée comme lectrice et correctrice de manuscrits, sur la foi de mes diplômes obtenus à l'université de Louvain, en philologie romane.

C'est ainsi que j'ai lu les manuscrits de plusieurs auteurs de la région et que j'ai eu le plaisir non seulement de les rencontrer, mais de faire partie de cette association d'auteurs née sous l'impulsion de Pierre Francoeur et d'André Bernier, etc., et de fréquenter les Salons du livre créés d'un même élan par les passionnés de lecture et de créativité, parmi lesquels de nombreux poètes.

Nous avons lancé *Grimoire*, recueil dans lequel je signais une chronique dédiée aux nouvelles parutions et aux auteurs que j'interviewais dans mon salon, à la fois pour le bonheur de mieux les connaître et pour le plaisir de donner envie à tous d'acheter leur œuvre!

C'est lors d'un Salon du livre à la fin des années 80 que j'ai assisté à une conférence donnée par un ardent défenseur de l'édition à compte d'auteur. Convaincue de la pertinence de ses arguments, je suis allée enregistrer à l'hôtel de ville de Sherbrooke Les Éditions de Mine Agnès Bastin Inc. Il faut dire que j'avais en mains un manuscrit confié à mes soins par Antoine Naaman, lorsque ce dernier est décédé. J'avais communiqué avec des maisons d'édition à Montréal pour me faire répondre que « ce type de roman ne correspondait pas à leur politique éditoriale ».

Les trois romans de Gisèle Lazure de Coaticook, que j'ai édités, lui ont valu des soirées de lancement au musée Beaulne. Puis se sont succédés les récits émouvants ou les narrations de Gisèle Roberge, les textes pleins d'humour et de fantaisie d'André-Daniel Drouin, les recueils d'Yves Allaire et le premier livre qui a lancé Marjolaine Caron, avec 3000 exemplaires vendus, dans la galaxie des auteurs à succès... Cette année, j'ai eu le plaisir de publier un gros volume écrit d'une plume fervente par Georges Laurent, célébrant *3000 joueurs, Mille fois Champions* (au soccer)!

Au bout de près de trente ans de métier, être éditrice à compte d'auteur me passionne toujours autant et, grâce aux lancements de l'AAAE à la Maison bleue, « mes auteurs » s'attirent un succès bien mérité.



40 ANS DE LITTÉRATURE EN ESTRIE

Et la Littérature... orale?

En vrac, à peu près chronologique...

Par

Petronella van Dijk, septembre 2018

Auteure et conteuse

Crédit photo : Martin Bache

En 1978, cela faisait déjà presque dix ans que le Grand cirque ordinaire s'épivardait un peu partout au Québec avec ses joyeux drilles de comédiens et d'improvisateurs, dont un conteur : Jocelyn Bérubé lui-même en personne. Ces années-là, Jean-Claude Germain, bien connu chez nous, proposait déjà des mises en scène théâtrales éclatées.

Cela faisait quelques années aussi que quelques fous comme Robert Bouthillier et Vivian Labrie avaient pris la suite du travail de collectage des Germain Lemieux et Anselme Chiasson, parcourant campagnes et villages à la recherche de trésors du patrimoine... encore bien vivant.

Et au début des années 80, Margot Fortin, alors à la direction artistique du Festival d'été de Québec, a été la première à inviter un conteur de l'étranger – le breton Patrick Ewen –, juste avant que Dominique Renaud ne crée le premier événement de conte au Québec, le Festival des Hauts-Parleurs (1985), dans le cadre des activités du Musée de la civilisation de Québec.

Du côté de Montréal, vers la fin des années 80, le café La p'tite ricane commençait à accueillir quelques porteurs de parole dont Marc Laberge (futur fondateur du Festival de Montréal) et Mike Burns (conteur irlandais). Or, c'est à la même époque que par chez nous, en 1987, la toute discrète mais très efficace Ann Rothfels proposait déjà (et propose toujours) une veillée de conte mensuelle à Lennoxville.

Mais c'est surtout en 1993 que ce que nous appelons « le renouveau du conte » a commencé à se faire sentir à Sherbrooke et dans la région puisque c'est cette année-là que Johanne Dessureault et moi avons fondé le festival Les jours sont contés en Estrie, sous le chapeau du Carrefour de solidarité internationale (CSI). Une semaine après le Festival interculturel du conte de Montréal, dirigé par le susnommé Marc Laberge.

En 1998, à Montréal, Jean-Marc Massie et André Lemelin entreprennent une autre aventure qui va marquer très profondément tout le milieu du conte au Québec et qui, en quelque sorte, va créer ce milieu. Les deux complices présentent chaque dimanche soir, au regretté bar le Sergent recruteur de la rue Saint-Laurent, un spectacle de conte qui va rapidement attirer de très nombreux jeunes.

En 2002, le festival estrien trouvait son autonomie avec la création de l'organisme Productions Littorale. Rapidement, il nous a semblé que d'entendre du conte pendant seulement dix jours dans l'année, c'était comme un coup d'épée dans l'eau. Alors les activités se sont mises à fleurir et nous avons commencé (notamment avec Mathieu Lippé, Jean-Sébastien Dubé, Marc-André Caron...) à fréquenter les petits cafés qui nous accueillaient avec curiosité.

Un événement marquant, en 2007 : le grand affichiste Vittorio Fiorucci nous fait cadeau d'une magnifique affiche pour le 10^e anniversaire du festival.

En parallèle à nos activités à Productions Littorale, Jean-Sébastien Dubé et Marc-André Caron ont fondé le Cercle des conteurs des Cantons-de-l'Est, proposant une rencontre mensuelle, pendant que nous commençons à proposer des ateliers d'initiation et, plus tard, de perfectionnement pour les amateurs intéressés par ce retour d'une parole méconnue, si ancienne et pourtant si actuelle. Un peu partout dans la province, des Cercles de conteurs sont apparus à partir de 1997, partageant ou non les soirées avec le public. Certains, comme à Sherbrooke, choisissant plutôt d'en profiter pour travailler entre eux, histoire de progresser dans une discipline toujours sans école. Ce qui faisait donc deux soirées de conte dans la région, puisque Ann Rothfels continuait son travail de transmission du côté anglophone au Centre culturel Uplands, toujours une fois par mois.

Parmi toutes ces activités fébriles et enthousiastes, des travailleurs de l'ombre s'agitaient également autour de cette parole conteuse. D'abord André Lemelin, grand développeur devant l'éternel (l'éternel... euh... problème de financement!), et puis Marie-Fleurette Beaudoin, les deux têtes successives, mais pensantes et agissantes, de la toute petite maison d'édition Planète rebelle qui grave d'une manière ou d'une autre ces paroles multiples pour les proposer plus largement.

Et puis 2012, mon départ de Productions Littorale et changement de nom de l'organisme en Maison des arts de la parole (MAP), dirigée depuis par Marie Lupien-Durocher (directrice générale et conteuse) et Sophie Jeukens (directrice artistique et poétesse).

Mais, vous pouvez bien sortir la fille du conte... vous ne pouvez pas sortir le conte de la fille!

Alors, on continue, vous allez voir, on va finir par arriver en 2018.

DES PORTEURS D'ÉNERGIE

Mais pour le moment, impossible de passer sous silence le phénomène Fred Pellerin – le terme n'est certainement pas exagéré dans le cas de ce porteur d'une énergie jeune et villageoise. Ses ailes s'allongeant, il a rapidement multiplié son génie, son humour et ses autres talents pour se retrouver dans un univers différent qu'on appelle le show business.

Un autre phénomène, qui nous touche certainement davantage à cause de l'engagement particulier envers cette parole millénaire : Mike Burns — ce même terme n'est pas non plus exagéré s'adressant à celui qui porte une énergie séculaire. Depuis plus de 55 ans, il dit sa culture, son village, sa région, sa terre, son île, son exil avec toute la profonde puissance d'une parole patiemment et inlassablement cultivée depuis des générations. Porteur de tradition unique en son genre pour le conte, que ce soit au Québec ou au Canada, Mike Burns se mériterait indéniablement le titre de « Trésor national » décerné par l'UNESCO à des personnes exceptionnelles qui portent en elles un savoir ou un savoir-faire unique, singulier et représentatif de leur culture.

Sauf que... le Canada ne reconnaît pas cette clause de l'UNESCO !

II EST GENS DE PAROLE...

Parmi ceux qui se distinguent comme les plus solides de nos artistes conteurs au Québec, il y a sans conteste le formidable poète qu'est Jocelyn Bérubé, le chercheur invétéré en Michel Faubert, l'épique irlandais décrit ci-dessus : Mike Burns, Alain Lamontagne aux pieds d'argent et Jujou Turenne, l'amie du vent. Ils sont la première vague « contemporaine » de conteurs québécois ayant circulé aux niveaux national et international, suivis par d'autres comme Simon Gauthier, François Lavallée, Renée Robitaille, Jean-Marc Massie et bien sûr Fred Pellerin.

À Sherbrooke, le nombre des conteurs grossit, s'affirme, se nourrit et se perfectionne. Parmi ceux qui se sont professionnalisés au fil du temps, il y a Éric Gauthier, Marie Lupien-Durocher, Donald Dubuc, Claire Jean, Christine Bolduc, Christine Pageault... et moi-même.

Toutefois, ce petit groupe représente la pointe brillante de l'iceberg puisqu'un sondage du Regroupement du conte au Québec a permis d'estimer à plus de 300 les conteurs de la province, toutes catégories confondues. Plusieurs circulent en tant qu'Artistes à l'école et nombre d'entre eux sont membres du Regroupement du conte au Québec (RCQ), dans l'espoir qu'ensemble nous puissions développer des lieux pour se perfectionner, se pratiquer, se frotter au public, à la critique et à tout ce qu'implique devenir un artiste de la scène.

COMMENT DEVIENT-ON UN CONTEUR?

Car comment devient-on conteur lorsqu'il n'y a ni maîtres (ou si peu, ou si loin), ni lieux d'apprentissage (formels) et que l'instrument qui nous sert à exprimer notre art est notre propre voix, dans notre propre corps, avec notre propre intuition et... notre grande solitude.

Les conteurs du Québec sont autodidactes, même si quelques ateliers sont offerts ici et là, notamment lors d'événements annuels. La Maison des arts de la parole reste le seul organisme régional à dispenser des ateliers d'initiation chaque année, mais aussi à proposer des occasions régulières et fréquentes de perfectionnement avec des conteurs d'ici ou d'ailleurs et ceci depuis une quinzaine d'années. Ces formations permettent de rencontrer des artistes très expérimentés, prêts à partager un savoir complexe impliquant de multiples niveaux d'apprentissages, car, comme le dit Marc Aubaret, directeur du Centre méditerranéen de littérature orale (CMLO) à Alès, en France, le conteur peut être considéré comme étant tout en même temps « le scénariste, le réalisateur, le producteur, le caméraman, l'histoire elle-même ainsi que tous ses protagonistes » !

Grâce au travail d'organismes montréalais comme feu Cantine motivée et feu la Maison internationale du conte, il a été possible d'avoir accès à des formateurs (surtout du Québec et surtout de l'ordre de la pratique) qui pouvaient guider les conteurs. Malheureusement, ces deux organismes ont dû fermer leurs portes, mais le relais a été pris par le Regroupement du conte au Québec qui, depuis plusieurs années, propose des formations de plus en plus nombreuses, étant le seul à pouvoir prétendre à des subventions en tant qu'organisme national.

En Estrie, c'est la Maison des arts de la parole qui joue ce rôle, accueillant surtout des formateurs étrangers, pédagogues et/ou théoriciens notoires et bien sûr les conteurs de la région, mais aussi de l'extérieur.

Devenir conteur n'implique toutefois pas que la pratique. Bien sûr, il est essentiel de savoir, comme pour tous les artistes de la scène, appréhender l'espace en y installant adéquatement un corps averti, une voix agile, un récit bien ficelé, une relation avec le public, etc. Toutefois, au même titre que les autres arts, le conte mérite qu'on s'attarde un peu plus à son histoire en tant que patrimoine immatériel mondial. Au Québec, plusieurs y réfléchissent, dont Christian-Marie Pons, professeur retraité (en communications) de l'Université de Sherbrooke, qui observe depuis le début la scène plus large de la francophonie, notamment grâce à de longues nuits blanches partagées avec les conteurs, comparses amateurs du grand parler comme des bons vins et qui ont pu mettre en commun d'innombrables idées, vécus, rêves, expériences et autres palabres fécondes.

Plusieurs résultats tangibles : cinq parutions aux Éditions Planète rebelle, dont *L'art du conte en dix leçons* et *Le conte : témoin du temps, observateur du présent*, deux ouvrages référents, ici comme en France, témoignant du travail qui s'est fait chez nous pendant une douzaine d'années. Le premier donne la parole à une dizaine de conteurs d'expérience qui racontent comment ils ont rencontré le conte et comment ils se sont perfectionnés. Le second est le résultat d'un colloque international organisé par les Productions Littorale en 2009.

LE CONTE AUJOURD'HUI

Depuis 26 ans, le conte continue donc de circuler, presque comme si de rien n'était, toujours un peu en marge de la scène alternative! Presque. Car si le conte continue à faire ce qu'il a à faire depuis la nuit des temps, les conteurs eux ont changé. Le public a changé. Les lieux de prestation ne sont plus les mêmes. Non plus que les relations des gens entre eux.

Si on regarde un peu la carte dessinée par des ethnologues pour comprendre l'ampleur du territoire à parcourir, on peut constater qu'une partie de ladite Littérature orale était réservée à de grands initiés : aèdes, rhapsodes et autres bardes qui étudiaient pendant des années avant de réciter les œuvres (mythes et épopées) dont ils étaient les porteurs. Les autres parties du territoire, arpentées par les gens « du peuple », plus accessibles à tous parce qu'imprégnées dans la vie quotidienne, étaient constituées par les légendes, les contes, les contes merveilleux et autres petites formes. Tous ces récits faisaient partie des rituels obligés d'une vie plutôt rurale et confortaient la communauté en la rassemblant autour d'une fête au cours de laquelle les plus performants s'adonnaient à la musique ou à la parole. À ce titre, les chants (de travail, de métier, de foulage, de marins, etc.) prenaient une place importante dans une vie où le corps était autrement sollicité pour le travail qu'il ne l'est aujourd'hui.

De nos jours, les conteurs ne sont plus des illettrés, ils sont souvent détenteurs de diplômes universitaires et s'ils sont professionnellement actifs, ce n'est pas toujours en tant que conteurs. Il est tout de même notable que nombre d'entre eux n'ont pas encore une connaissance approfondie de cet immense répertoire mondial appelé Littérature orale. Orale parce que, après avoir été créée mentalement, elle a été traditionnellement transmise de bouche à oreille, sans le recours à l'écriture; littérature parce que composée d'innombrables récits souvent complexes et longs, qui veulent « faire œuvre » en utilisant un langage plus riche que celui du quotidien, empreints d'un symbolisme qui leur confère une profondeur universelle et archétypale.

Par ailleurs, si les conteurs ont changé notamment parce qu'ils n'ont plus accès à cette expérience traditionnellement transmise depuis l'enfance, le public lui aussi a changé. Il n'est plus composé de la famille et des voisins immédiats, des villageois complices. La grande partie du public est devenue urbaine, submergée par d'innombrables informations dont une multitude de propositions artistiques, sans oublier la terrible force attractive des divers écrans. Le besoin de se rassembler semble moins nécessaire en ces temps de « communication globale et planétaire », alors que les statistiques confirment la douloureuse solitude d'un nombre grandissant de personnes de tous âges.

Les lieux non plus ne sont plus les mêmes. Les conteurs, en tant qu'artistes de la scène, chantent plus souvent qu'autrement dans un espace qui ne leur est pas « naturel », un espace qui exige des compétences semblables à celles des autres artistes du spectacle vivant, qui en elles-mêmes nécessitent des apprentissages complexes.

En Europe comme dans les Amériques, il en existe de ces lieux d'apprentissage pour le conte. Toutefois, ce qui reste remarquable, c'est que là-bas comme ici et malgré les efforts constants d'organismes dont le travail est peu reconnu, le conte et les conteurs continuent de faire partie d'un monde marginal.

LES FÊTES ET LES RASSEMBLEMENTS

Malgré tout, événements et festivals continuent de se multiplier pour la plus grande joie des conteurs et des publics attentifs. Au Québec, de Val-d'Or aux Îles-de-la-Madeleine, en passant notamment par Montréal, Lévis, Trois-Rivières, Natashquan, Trois-Pistoles..., les conteurs d'ici et d'ailleurs proposent leurs paroles et leur présence.

Depuis 26 ans, le festival estrien est le seul à présenter des spectacles en trois langues : français, anglais et espagnol, devant un public surtout urbain, mais aussi rural puisque chaque année plusieurs municipalités de la vaste région sont mises à profit.

Ce qui distingue particulièrement le festival estrien, c'est qu'il est la partie la plus visible d'un travail qui se fait toute l'année, discrètement, à la Maison des arts de la parole. Un travail qui, outre la préparation du festival, se traduit par des activités très diverses : spectacles programmés ou ponctuels, animations et médiations en entreprises, ateliers dans les écoles, ateliers d'initiation et de perfectionnement, création de contes sur mesure, rencontres de réflexion, publications, etc. Cet ensemble d'activités fait de l'organisme un lieu unique au Québec et le seul à offrir depuis longtemps une variété aussi grande et régulière d'accès au conte et à la littérature orale.

Aussi, de mon côté, avec une retraite active, je reste impliquée dans le milieu et dans cet organisme afin d'aider à ce que l'imaginaire et la parole continuent de circuler de manière dynamique dans notre immense région et que nous fassions en sorte de rendre à ce « vieil art » sa lumineuse profondeur et sa dignité.

LES EFFETS DE L'ÉMULATION

Ce qui fait qu'en 2014, forte des enseignements que j'ai reçus au CMLO, j'ai proposé aux conteurs de la région de partager avec eux ce que j'en avais retenu, et un peu plus! Très rapidement, dix personnes étaient prêtes à plonger dans cette aventure de la Littérature orale.

J'ai proposé un « atelier long », qui s'étendrait sur une année entière et non pas, comme d'habitude, sur dix semaines. Une année entière avec du temps pour réfléchir, chercher, apprendre, mémoriser... à raison d'une fin de semaine aux deux mois, plus une fin de semaine d'évaluation.

Les matinées étaient consacrées à la découverte des grands genres de la littérature orale : les mythes, les épopées, les légendes, les contes, les contes merveilleux et les petites formes. Des récits anonymes pour la plupart, sujets à variantes et donc existant en de nombreuses versions. Les après-midis étaient des ateliers pratiques où chacun.e contait.

La fin de semaine de l'évaluation réunissait un Comité de trois Sages qui avaient pour mandat d'entendre les participants conter lors d'une prestation devant public et de les rencontrer individuellement pour discuter de l'atelier. Un commentaire écrit était remis à chacun.e.

De rencontre en rencontre, nous avons survolé l'univers si vaste et si complexe, si raffiné et si cruel, de quelques-unes des mythologies. Nous avons côtoyé les héros des grandes épopées, ces grands récits de conquêtes. Les légendes souvent confondues avec les contes, alors qu'elles partent de faits réels (ou de personnages, ou de lieux réels). Et puis, il y a eu, pendant très longtemps, ces petits outils de développement de l'intelligence, de la logique, de la mémorisation, qu'étaient les proverbes, les dictons, etc., Enfin, il y a les contes. Toutes sortes de contes : animaliers, de diable ou d'ogre, de randonnées, étiologiques, philosophiques, et merveilleux. Contes complexes qui ont été analysés, décortiqués, et aimés (merci monsieur Walt Disney!).

Bref, pendant toute une année nous sommes allés de découvertes en surprises et d'émerveillements en enthousiasmes. Tant et si bien qu'à l'issue de la 7^e fin de semaine, nous avons été inquiets! Comment faire pour garder bien vive toute cette émulation que nous avons cultivée, ce plaisir que nous partageons et que nous avons envie de prolonger.

Alors nous avons décidé de continuer. En explorant les Grands contes merveilleux. Nous avons formé un nouveau groupe de 9 personnes, formidablement prêtes à déterrer plein de versions des 9 contes choisis : Le chat botté, Blanche Neige, Les trois poils du diable, Barbe bleu, Jean de l'Ours, Aladin, La belle et la bête, Le petit chaperon rouge et, bien sûr, Cendrillon. Nous avons passé deux années à présenter, en trios, les fruits de ces recherches devant des publics curieux, étonnés, ravis.

En 2016, nous avons eu l'opportunité de plonger dans un autre univers, celui des Contes des 1001 nuits, avec Jihad Darwiche comme maître. Depuis trois ans, chaque été, ce plus grand conteur (d'origine libanaise) de la francophonie vient passer une semaine ici, chez nous, pour nous emporter sur son tapis magique à la découverte de ce répertoire si divers, si complexe lui aussi, et si beau.

Toute cette émulation, la complicité, la joie du partage, les nouvelles compréhensions que nous avons des contes dits « traditionnels », qui sont en fait nos premiers grands classiques de la littérature, la prise de conscience des singularités du conte, tout cela nous a permis de développer un milieu très dynamique. Et si la création contemporaine est loin d'être absente de nos esprits, la Littérature orale y trouve une place particulière qui nous permet notamment de ressentir l'incroyable émotion de ceux qui ont fait partie de cette très longue lignée d'humains porteurs d'un des grands trésors (méconnu) de l'humanité, reconnu par l'UNESCO.



Crédit photo : Aurélien Marsan

*« Et si la création contemporaine est loin d'être absente de nos esprits,
la littérature orale y trouve une place particulière
qui nous permet notamment de ressentir l'incroyable émotion
de ceux qui ont fait partie de cette très longue lignée d'humains,
porteurs d'un des grands trésors (méconnu) de l'humanité. »*

Un monde en mouvement

L'édition depuis 40 ans au Québec

Par

Étienne Beaulieu

Écrivain, éditeur, professeur et chercheur



Le monde de l'édition a beaucoup changé au Québec depuis les quarante dernières années. Le plus grand changement vient des maisons d'édition fondées dans la foulée de la Révolution tranquille ou même avant, comme Boréal, Hurtubise HMH et Leméac, qui se sont en quelque sorte normalisées, passant de petites maisons presque artisanales à un tout autre modèle tenant plus de l'entreprise bien établie, ayant même souvent dans ses relations étroites d'affaires son propre réseau de distribution. C'est au tournant des années 2000 que la concurrence s'est le plus fait sentir par des maisons plus jeunes qui ont grugé une part non négligeable des parts de marché : Mémoire d'encrier, Alto, Le Quartanier, La Peuplade, Héliotrope, Le Cheval d'août, Atelier 10, ou même des plus petites comme Poètes de brousse, L'oise de Cravan ou Chauve-souris, pour n'en nommer que quelques-unes, ont complètement renouvelé le genre du roman au Québec, faisant place à une prose correspondant moins à l'horizon d'attente du lecteur commun. L'essai a aussi considérablement bougé avec l'arrivée de nouvelles maisons comme Le Septentrion dans les années 90, avec aussi la fondation de Nota bene. Ces deux maisons sont un très bel exemple du renouvellement du modèle éditorial de l'essai québécois, qui passe d'abord par des publications plus académiques pour progressivement rejoindre un public plus large par une place faite dorénavant à l'essai littéraire et même au récit et au roman, avec l'adjonction de la maison Hamac pour le Septentrion et Triptyque pour Nota bene, et même Varia et Le Léopard amoureux, devenant du même des groupes éditoriaux qui permettent de mettre en commun des ressources financières et humaines, augmentant ainsi la capacité de production. Un autre exemple de renouvellement serait les Éditions Druide, connues d'abord pour leur mise en marché spectaculaire du correcticiel Antidote, puis progressivement ouvertes à la prose narrative et même essayistique dans les dernières années. Québec Amérique offre un modèle d'affaires apparenté, avec le succès fulgurant du Dictionnaire visuel qui permet par ailleurs la production d'autres titres moins commerciaux. Le paysage littéraire québécois s'est en somme beaucoup diversifié depuis quarante ans et c'est une excellente nouvelle pour tout le milieu, malgré un lectorat toujours plus difficile à rejoindre, parce que plus mobile et plus dispersé.

C'est d'ailleurs dans ce secteur que la transformation a été la plus marquante. La traditionnelle chaîne du livre vivote à l'heure actuelle, tout simplement parce que la vente sur internet et dans les grandes surfaces a fait mal aux librairies indépendantes, où les maisons d'édition littéraire trouvaient traditionnellement leur public. Des résistances s'organisent, comme la journée du 12 août lors de laquelle on valorise l'achat de livres québécois, ou encore le site d'achat en ligne leslibraires.ca formé par une association de librairies indépendantes, pour faire contrepoids aux Amazon et autres Renaud-Bray. Face à cet engorgement du marché par des géants mondiaux, les jeunes maisons d'édition ont d'ailleurs été forcées de réinventer la chaîne du livre en misant sur un contact direct avec les lecteurs dans des événements littéraires de plus en plus nombreux un peu partout à travers la province. Aller chercher les lecteurs un à un devient le but affiché de toutes ces maisons qui diversifient les stratégies de visibilité de leurs auteurs,

allant même jusqu'à s'implanter en France avec audace pour La Peuplade, en même temps d'ouvrir une succursale sur la rue Racine à Chicoutimi, le local n'excluant aucunement l'international. Atelier 10 s'associe de même à une revue d'avant-garde, Nouveau projet, et s'offre sans hésiter pignon sur rue à Montréal, proposant du même coup un modèle d'affaires inédit au Québec en abonnant ses lecteurs à ses publications comme s'il s'agissait d'un périodique. Québec Amérique ouvre de même un espace de lancement dans ses propres locaux, de manière à rejoindre directement ses lecteurs. C'est d'ailleurs la direction que semble prendre l'édition québécoise : au lieu d'un modèle horizontal traditionnel (la fameuse chaîne du livre), une certaine verticalité s'impose de plus en plus, qui permet à un groupe de bénéficier de la facilité d'accès qu'offre une sorte de mini-chaîne du livre dans l'entreprise, qui a souvent maintenant ses propres points de vente, son réseau de distribution indépendant affilié à ses différentes maisons.

La créativité ne semble plus avoir aucune limite pour ces jeunes maisons, qui s'ouvrent aussi pour quelques-unes à des genres nouveaux, comme le roman graphique pour La Pastèque, qui ne publie plus seulement de la littérature jeunesse mais s'ouvre à tous les publics avec beaucoup d'inventivité et un sens des affaires avisé, faisant par exemple imprimer ses livres couleurs au Manitoba, chez Friesen, ou carrément en Asie, ne s'interdisant aucunement une participation à ce qui ressemble dorénavant à la mondialisation économique dans le champ de la production éditoriale québécoise.

Face à toutes ces transformations, l'édition québécoise s'est aussi mobilisée pour retenir, malgré tout ce mouvement, on pourrait même dire, ce bouillonnement, une certaine part de mémoire en fondant des lieux de réimpression de livres marquants. La création de BQ, de Nomade ou même des Éditions Alias, faisant partie du Groupe Nota bene, ont pour but de pérenniser l'édition québécoise, afin que toute cette agitation ne soit pas oubliée par les générations futures.

« Le paysage littéraire québécois s'est en somme beaucoup diversifié depuis quarante ans et c'est une excellente nouvelle pour tout le milieu, malgré un lectorat toujours plus difficile à rejoindre parce que plus mobile et plus dispersé. »



La bibliothèque d’hier et d’aujourd’hui : le troisième lieu

Entrevue avec Diane Boulé
Chef de section bibliothèque
Bibliothèque de Memphrémagog, Magog

Diane m’avait donné rendez-vous en milieu d’avant-midi, à ce moment précis où la lumière embrasse à sa pleine largeur les magnifiques vitraux floraux, admirablement préservés et restaurés, fidèles à leur origine. Nous avons convenu que j’apportais mon appareil photo et, qu’avec sa permission, je pourrais librement parcourir le large environnement lumineux et aérien de ce lieu de culture unique, à la fois majestueux et enveloppant.

Elle m’attendait, souriante et accueillante, non pas derrière le comptoir, mais bien dans le grand hall d’entrée, jasant chaleureusement avec un visiteur, sans doute un usager, comme elle aime si bien le faire dès que ses nombreuses responsabilités cèdent un certain espace à son agenda pourtant bien rempli. « Le contact avec la clientèle est prioritaire pour moi », me confie-t-elle simplement, d’entrée de jeu.

Je la suis, empruntant les marches de bois blond du long escalier de verre donnant accès à une large mezzanine, surplombant de son pourtour l’aire centrale, telle une cathédrale offrant au regard un horizon d’une douce couleur rosée, presque transparente : un calme parfait. Nous choisisons pour l’entrevue son coin préféré, tout au fond à gauche, tout près d’un des grands vitraux arborant ce qui demeurera l’identité et le symbole privilégié de ce lieu : la marguerite, déclinée ici sur toute sa splendeur.

J’avais préparé quelques questions, intéressée à mieux connaître son parcours, ses responsabilités, un peu de l’histoire de la bibliothèque de Memphrémagog et ce qui avait motivé son déménagement et le choix de ce lieu, l’ancienne église Sainte-Marguerite. Je n’ai pas eu à orienter la rencontre; il a suffi de me laisser porter, happée par un récit absolument captivant. Ainsi en est-il parfois de la rencontre avec une personne passionnée, ouverte, attentive et généreuse, entièrement dédiée à la

cause qu’elle a choisie et chérie tout au long de sa carrière.

Diane Boulé a grandi à Lac-Mégantic, dans la magnifique région du Granit. Dès l’enfance, au contact de ses parents, elle se passionne pour la lecture et, l’âge de faire les premiers choix professionnels venu, elle opte pour l’écriture et le journalisme et s’inscrit à l’Université Laval en sciences sociales et politiques. Curieuse et avide d’apprendre, elle découvre assez rapidement qu’elle préfère de loin devenir généraliste, plutôt que spécialiste. Son esprit est ouvert et son âme toujours aussi curieuse. C’est à l’Université Laval qu’elle aura un premier contact avec la profession multidimensionnelle de bibliothécaire, inspirée de l’approche ouverte, accessible et démocratique du responsable de la section des sciences sociales. Elle est conquise.



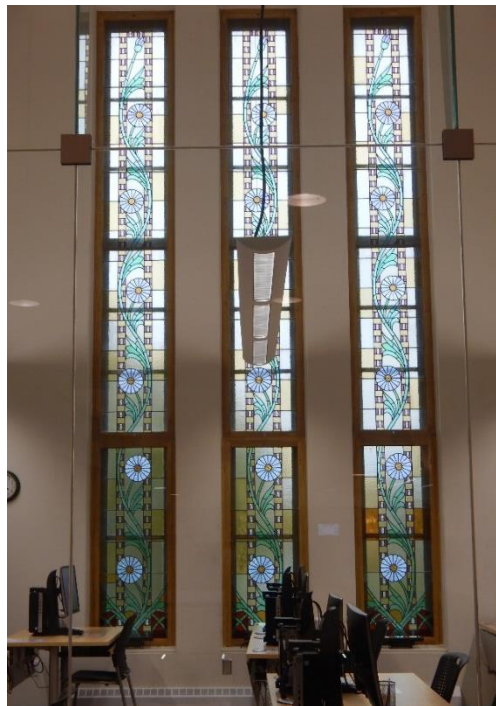
Après un séjour au service de l’information de Radio-Canada, elle décroche quelque temps plus tard un poste permanent à la bibliothèque de Pierrefonds/Dollard-des-Ormeaux. Elle y travaillera cinq ans, à la section jeunesse. Ce genre littéraire deviendra pour elle un véritable coup

de cœur. Elle travaillera ensuite à la tête d'un réseau de six bibliothèques à Mirabel, petites municipalités ayant fusionné suite à l'expropriation des terres. Rapidement, elle convainc les élus de l'urgence de déménager deux succursales, l'endroit étant insalubre ou trop exigü. Elle réussit également à faire accepter l'augmentation des heures d'ouverture, profondément persuadée qu'une bibliothèque doit être accessible au public et faire découvrir, comme elle le dit si bien, « les trésors qui y sont endormis. »

C'est alors qu'elle reçoit un appel provenant de sa terre d'origine. La bibliothèque de Lac-Mégantic lui offre un emploi, qu'elle décline après mûres réflexions. En 1993, elle opte plutôt pour la région de Magog où elle déménage avec ses trois enfants.

On l'engage pour un projet de construction et d'informatisation de la bibliothèque, ancienne corporation, étant depuis peu sous l'égide de la municipalité. Elle relève le défi.

Dès son arrivée, elle entreprend de remanier la présentation générale du lieu. La bibliothèque, alors située au centre-ville, était sombre et n'ouvrait sur aucune fenêtre. Diane Boulé ravive les murs et les orne d'œuvres, augmente les heures d'ouverture, engage plus de personnel. L'ancienne corporation devient quant à elle « La Fondation de la bibliothèque Memphrémagog ». Elle y monte le premier budget de la bibliothèque pour la ville de Magog et y assure la gestion de 1993 à 2011 sur la rue Merry Nord.



Pendant son mandat, Diane se surprend à rêver d'un tout autre lieu pour sa bibliothèque. Elle imagine une nouvelle construction avec vue sur le magnifique lac Memphrémagog. Elle espère ainsi, pour emprunter ses propres paroles, « démocratiser la beauté ».

Au même moment, la fabrique de la paroisse Sainte-Marguerite, dans le bas de la ville, se dit prête à céder l'église pour un dollar à la municipalité afin d'en faire sa bibliothèque. Des représentations ont été faites au ministère de la Culture, appuyant la demande sur les avantages de recycler des édifices religieux patrimoniaux ainsi que sur les résultats majoritaires d'un sondage auprès de la population magogoise. Le projet est accepté.

Puis, les travaux commencent. À l'extérieur, on refait le mortier entre les briques et les travaux intérieurs débutent. Il faut penser à la ventilation, au chauffage, aux installations électriques et à l'ajout d'une mezzanine. Le premier étage sera réservé à la jeunesse, aux enfants et adolescents, ainsi qu'aux nouveautés. Le second étage, quant à lui, sera réservé à la clientèle adulte. En ce qui a trait aux bureaux administratifs, selon sa ferme conviction, ils seront à l'écart, comme il se doit, mais tout de même près, en soutien au personnel et au grand public.

Inspirée de ses nombreux voyages, le plus souvent ponctués de visites dans les bibliothèques de différentes villes européennes, Diane rêve. Un nouveau concept prend forme.

Elle voit des places assises à plusieurs endroits, pour relaxer, travailler, lire et même partager. Elle a accès à sa propre salle d'animation, à des laboratoires de formation informatique. Elle imagine un accès séparé pour les enfants, un salon de la BD, l'installation de divans pour la lecture entre grands-parents et petits-enfants. Elle désigne déjà une section pour les œuvres québécoises qui s'inscrit dans l'identification « Dire, lire l'Estrie ». Elle imagine une agora pour les animations et des dispositifs ergonomiques pour la consultation et la lecture.



Elle ira chercher le lectorat et fera de ce troisième lieu, après la maison et le travail, un endroit recherché et accessible à tous, où l'on se sent bien, où l'on a le goût de s'asseoir, de lire, de visionner un film, d'assister à un atelier ou à un spectacle, de partager. Un endroit où tous, quels que soient leur âge ou leur formation, leurs intérêts ou leurs habiletés, s'y sentiraient chez eux. Bref, un nouvel espace de vie, qui est maintenant réalité

Diane Boulé prendra sa retraite dans quelques semaines et quittera sa belle bibliothèque d'espace et de lumière. Elle me dit rêver de lire encore et toujours, de suivre diverses formations, tels la zoothérapie et le langage des signes au profit des enfants à besoins particuliers. Elle rêve d'animations et de contes. Elle rêve toujours.... Et c'est si bien ainsi!

La censure littéraire,

des *Fées ont soif* (Denise Boucher, 1978) à *SLĀV* et à *Kanata* (Robert Lepage, 2018) :

De l'impunité de l'art comme mesure d'hygiène publique

Par

Pierre Hébert

Professeur associé

Université de Sherbrooke

Cette année, l'Association des auteures et auteurs de l'Estrie célèbre sa quarantième année d'existence, et on me propose de rédiger un court texte sur une trame du « monde littéraire » depuis 1978. Or, ce qui me frappe d'emblée, c'est la persistance de la censure, après « la grande liquidation » durant la Révolution tranquille, et cela d'autant que les deux cas qui encadrent ces quarante années, *Les Fées ont soif* de Denise Boucher d'une part, puis *SLĀV* et *Kanata* de Robert Lepage d'autre part, partagent d'étonnantes ressemblances.

D'abord, un court rappel pour ce qui est de la pièce de Denise Boucher. « À l'automne 1977, deux comédiennes, Michèle Magny et Sophie Clément, désirent porter sur scène une parole de femmes à l'heure où la création féministe est en pleine effervescence; elles contactent Denise Boucher, à qui elles commandent une pièce. Boucher entreprend l'écriture des *Fées ont soif*. Désignant le dogme de l'Immaculée Conception comme un des piliers symboliques de l'aliénation des femmes, la pièce met en scène trois archétypes féminins promus par la religion catholique : la Vierge [...], la Mère [...] et la Putain [...] » (Isabelle Boisclair, Dictionnaire de la censure au Québec). C'est le début d'une saga censoriale : refus de subvention par le Conseil des arts de Montréal le 16 mai 1978 (la pièce sera tout de même jouée le 10 novembre); intervention des Jeunes Canadiens pour une civilisation chrétienne (pétition, manifestations, etc.); poursuite en justice par une pléthore de mouvements catholiques ou conservateurs; injonction partielle, etc. Finalement, en novembre 1979, la Cour d'appel rejette l'injonction.

Quarante ans plus tard, deux pièces de Robert Lepage sont annulées coup sur coup par l'auteur. Je ne reviendrai pas ici dans le détail sur les récents événements autour des deux productions, *SLĀV* et *Kanata*; la saga, car c'en fut une, a occupé assez de place dans les médias pour éviter de résumer les faits. Disons simplement que, en raison d'« accusations » d'appropriation culturelle, tant à l'égard des Noirs que des Autochtones, les deux productions ont été retirées du calendrier. Le créateur et la metteuse en scène ont-ils erré dans leurs choix artistiques ? Eussent-ils dû tenir compte d'une adéquation entre leur représentation artistique et la réalité, et par conséquent mettre en scène des Noirs et des Autochtones afin qu'ils soient dépositaires de leur propre histoire ? Ou, au contraire, il faut prendre en compte que « Robert Lepage et Ariane Mnouchkine sont parmi les plus grands metteurs en scène au monde. Qu'on discute de leurs choix ainsi, c'est de la censure » ? (Michel Tremblay, Radio-Canada, 29 août 2018).

Bien sûr, ces deux extrêmes temporels ne signifient pas l'absence de cas de censure entre temps. Ce qui ressort le plus, durant ces quatre décennies, ce sont assurément les nombreuses interventions contre des œuvres de littérature pour la jeunesse (de Michèle Marineau, Reynald Cantin, Charles Montpetit, Bertrand Gauthier, entre autres), de même que la poursuite bâillon de Barrick Gold contre l'éditeur Écosociété et le livre *Noir Canada* d'Alain Deneault. L'importance de ce second cas a même amené le gouvernement du Québec à légiférer contre de telles poursuites dont l'excès les constitue en véritables musellements à l'endroit d'éditeurs qui sont sans commune mesure en ce qui concerne les moyens de défense; David ne triomphe que rarement. Mais revenons à nos deux cas, ô combien exemplaires.

Établissons d'emblée que, sur le plan des stratégies censoriales utilisées contre elles, la pièce de Denise Boucher et celles de Robert Lepage ont peu en commun. Dans le cas de Boucher, on peut parler d'une censure religieuse et judiciaire; pour ce qui est de Lepage, la question est plus délicate. C'est à la suite d'une énorme pression publique que celui-ci a choisi de retirer ses créations. Autocensure ? Stricto sensu, je veux bien. Par contre, l'énormité même des pressions se qualifie-t-elle aussi comme censure, devenant des « pressions bâillons » ? Mais surtout, quarante ans après *Les Fées ont soif*, qu'est-ce que le « cas Lepage » soulève, de singulier, d'important en 2018 ? Il s'agit, à mon avis, d'une conception de l'art conquise de haute lutte depuis des décennies, voire des siècles, celle de son impunité.

Je disais « grande liquidation » durant la Révolution tranquille en pensant, bien sûr, à l'effritement de la censure cléricale; mais en même temps, et cela on le signale trop peu, durant les années soixante, en raison, surtout, d'un procès, tenu à Montréal contre *L'Amant de Lady Chatterly* en 1962, la cour a reconnu une zone d'impunité à l'art, ajoutant à la disparition de la censure cléricale un statut privilégié à l'art. Ce procès représente un tournant pour l'autonomie de l'art : après une première condamnation par les juges Fontaine et Choquette, le juge Judson (et quatre autres de ses neuf collègues de la Cour suprême) cassent les jugements précédents. Et surtout, le juge écrit : « Je peux lire et comprendre, mais en même temps je reconnais que ma formation et mon expérience ne sont pas en littérature » (je traduis); du coup, il prête foi aux critiques littéraires qui ont défini l'obscénité du texte non en termes juridiques, mais esthétiques.

L'impunité de l'art, conquise au milieu du XIXe siècle en France, à la suite surtout des procès contre *Madame Bovary* de Flaubert et, de Baudelaire, *Les Fleurs du mal*; cette impunité qui, certes, fit moins de bruit, à la suite des procès au Québec au début des années 1960; cette impunité, donc, me semble être la base de toute discussion raisonnable sur l'art. Je dis la base, car, dans le cas présent, les « parties en cause », Noirs et Autochtones d'un côté, Robert Lepage et les troupes de théâtre de l'autre, se sont retrouvés dans un face à face qui semble sans issue. Noirs et Autochtones réclament que l'art reflète le réel, leur réel, et, à cette fin, ils estiment que Lepage a erré à cause du choix des acteurs, en majorité des Blancs. Les Noirs et les Autochtones ont été exclus de leur propre histoire, tout comme les femmes, d'ailleurs, qui peinent encore à se la réapproprier.

Mais là où ils ont tort, c'est qu'ils souhaitent infléchir l'art en amont, ou pire encore, infléchir le processus créateur. Match nul? Chacun a ses bonnes raisons?

Voilà pourquoi je propose que l'impunité de l'art soit aussi une base raisonnable. Il s'agit de trouver en quelque sorte l'arbitre de cette situation. Or « cette situation » concerne l'art et le social, plus précisément les rapports qu'ils entretiennent dans notre société. L'arbitre, dans la présente situation, est la conception que l'on se fait de l'autonomie artistique (dont la seule limite me semble être ce qui est d'emblée judiciarisé). Et la mienne est assez nette là-dessus : laissons l'œuvre, laissons le créateur tranquilles. Que l'on proteste, que l'on critique, que l'on boycotte l'œuvre, c'est le privilège du spectateur. Quant à l'artiste, quant aux artistes qui suivront, ils ou elles verront bien comment, à l'avenir, ils intégreront esthétiquement cette dimension sociale dans leur œuvre, s'ils le souhaitent.

Nous sommes ici face à une situation de censure de haute importance. Car la censure, ce n'est pas uniquement ce que l'on pense (c'est-à-dire des cas singuliers), mais surtout ce qui nous pense. Il est à craindre, dans le cas présent, que les créateurs « soient pensés », si je puis dire, qu'ils « soient agis » par la morale, qui dépasse ce cas singulier et qui devient un comportement généralisé; et leurs œuvres seront alors le résultat de cette censure intériorisée. Qui souhaiterait une telle chose ?

Durant les années 1920, l'un des défenseurs de l'autonomie de l'art a été le grand critique Louis Dantin. Et, au cours d'une polémique sur la question, il écrit : « il ne s'agit pas de savoir si la morale est au-dessus de l'art, si elle a la mission de le guider, de le régenter, de le soumettre à la censure; si l'artiste est tenu de la servir, en lui sacrifiant au besoin ses conceptions les plus brillantes [...]. Je n'ai voulu ni fait cette enquête; je la laisse à débattre aux moralistes. Mais par contre, de grâce, quand il s'agit de définir et de délimiter le beau, que les moralistes nous laissent tranquilles. » Et, plus d'un demi-siècle plus tard, le critique Gilles Marcotte le dit ainsi : « Non, la littérature n'est pas utile. Elle est, plus modestement, nécessaire. Elle nous apprend à lire dans le monde ce que, précisément, les discours moralisateurs écartent avec toute l'énergie dont ils sont capables : la complexité, l'infinie complexité de l'aventure humaine. »

Ce pastiche de la fin du roman *La Peste* de Camus me permet de conclure ainsi cette réflexion : « le bacille de la censure ne meurt ni ne disparaît jamais ». L'impunité de l'art n'assure pas son immunité, certes, mais elle constitue la mesure d'hygiène publique de base pour que le bacille ne paralyse pas l'artiste.

*« L'arbitre, dans la présente situation, est la conception que l'on se fait de l'autonomie artistique
(dont la seule limite me semble être ce qui est d'emblée judiciarisé).
Et la mienne est assez nette là-dessus :
laissons l'œuvre, laissons le créateur tranquilles. »*

MOT DE LA PRÉSIDENTE

Marie Robert, présidente de l'AAAE



40 ans, l'âge de la maturité. Le moment où l'on se retourne, lentement, pour se rappeler d'où l'on vient. Le moment où l'on redresse la tête et le cœur et qu'on regarde droit devant, soupesant le présent et mesurant le temps qui passe. Mais c'est surtout le moment où on lève les yeux, là où le ciel rencontre l'horizon et, ébloui et ravi, on se laisse porter par la brise et le rêve, là où l'avenir s'insinue déjà, porteur d'éternelles promesses.

L'Association des auteures et auteurs de l'Estrie a aujourd'hui 40 ans et afin de souligner cet important anniversaire, elle a souhaité rendre hommage à ses bâtisseurs et artisans, célébrer les nombreuses réalisations du présent et tresser dès maintenant de solides liens avec ses partenaires et complices culturels de la si belle et inspirante région estrienne.

Les retrouvailles furent radieuses, les rencontres des plus fructueuses et les visions d'avenir tout aussi prometteuses.

Nous chérirons longtemps le souvenir des premiers messages courriel échangés avec notre tout premier président, monsieur Pierre Francoeur. Nous ne sommes pas près d'oublier les rencontres, souvent trop courtes, avec monsieur André Bernier, celui-ci relatant avec passion, humour et parfois même un brin de nostalgie, les heures glorieuses des premiers rassemblements d'auteurs estriens, quelque part attablés, dans un resto de la rue Wellington.

Nous garderons gravés dans nos mémoires tous les documents méticuleusement conservés aux Archives de l'Université de Sherbrooke, déployant sous nos yeux tous les numéros de la revue Grimoire, les procès-verbaux des premiers conseils d'administration et assemblées générales de l'Association, d'innombrables photographies et articles de journaux, parus à l'époque dans le journal La Tribune. Nous revivons en boucle, le regard de surprise et de soulagement qu'eut monsieur Bernier, fort de constater sur place que tout était là, que rien n'avait été égaré ou perdu.

Nous avons souhaité également interroger les dernières décennies quant à divers volets de la littérature estrienne, voire québécoise. Qu'en fut-il de l'enseignement de la littérature, en quoi l'édition a-t-elle changé ces 40 dernières années, comment les bibliothèques ont-elles évolué, accompagnant tous ces nouveaux lectorats? Qu'en est-il de l'avènement de l'ère numérique dans les habitudes de lecture ou même d'écriture? Autant de questions ayant trouvé réponse auprès de nos auteurs au fil des pages de la présente parution, et nous les remercions très sincèrement.

Puis, à notre tour, quelque quarante années plus tard, nous avons levé les yeux et regardé droit devant, là où le ciel rencontre l'horizon et, toujours ébloui et ravi, nous nous sommes laissés porter par la brise et le rêve, et nous avons souri. La jeune relève marchait déjà à nos côtés.

Joyeux anniversaire!



Association des
auteures et auteurs
de l'Estrie

151 rue de l'Ontario
Sherbrooke (Québec) J1J 3P8
819-791-6593
info@aaaestrie.ca